

# Le Bornelet Rouge

DIRECTION & PUBLICITÉ

14, rue Drouot (Paris 9<sup>e</sup>). — Téléph. : CENTRAL 69-70

Quotidien Républicain du soir

RÉDACTION & ADMINISTRATION

142, rue Montmartre (Paris 2<sup>e</sup>). — Téléph. : CENTRAL 80-81

DIRECTEUR :

Miguel ALMEREYDA

Le Numéro (Paris et Départements) : Cinq Centimes

## Notre Conte de Noël

# La Halte

La duègne, qui au besoin jouait une sainte femme, lorsque la compagnie jouait la Vraie Histoire de la Passion, dit à l'homme marchant auprès de l'âne :

— Laisse un peu souffler Patenôtre, après une si rude montée.

Mais une voix de l'intérieur faiblement supplia :

— Arrivons, je vous en prie, je n'en puis plus ; le terme doit être proche.

L'homme enveloppé d'une vaste houppelande répondit :

— Courage, Maria, voici le village.

Puis il s'adressa à l'âne.

— Encore un effort Patenôtre.

Le baudet efflanqué secoua ses oreilles velues et tira sur le licol ayant l'air de répondre ainsi : allons-y.

Il criait le petit feu et, goulûment, suçait son pouce. La duègne le prit et le berça au murmure d'un vieil air. L'homme s'endormit sur un escabeau, tandis que les yeux de l'accouchée luisaient et suivaient les allées et venues de leur hôte qui s'activait paisiblement.

Du village, un carillon d'allégresse tinta. Le village parut s'éveiller ; les portes battirent et, avec des éclats de voix et des rires, les gens parlaient en bandes vers la messe de minuit. Mais un enfant qui avait aperçu de la lumière à travers la fente de la porte où reposaient les comédiens, courut trouver ses camarades. Les marmots le dirent aux parents. Bientôt, de l'un à l'autre on se conta :

— Viens-y donc voir !

— Parait que des Égyptiens se sont arrêtés chez Véronique la Roultre et que la femme y a fait ses couches.

— Qu'est-ce que ces gens si drôlement habillés ?

— Ils sont mis comme le Saint Joseph et la Marie du curé.

La foule battait de ses remous la porte. Tant ils se poussaient que la porte céda, les enfants au premier rang. Ce furent eux qui, moins embarrassés, expliquèrent :

— Nous avons voulu voir le petit Jésus vivant.

L'homme s'était redressé. Il portait une robe marron. Ses longs cheveux encadraient une longue tête pâle ; ses yeux bleus souriaient.

La duègne prit, pour leur faire voir, le nouveauté tout rouge, enveloppé d'un vieux châle de soie brodée et qui était son poing.

Alors le marmot qui avait déjà parlé tendit un pantin qu'il venait de trouver parmi les cendres de l'âtre chez son père :

— Je lui donne ma catin.

— Moi aussi, moi aussi, crièrent d'autres petites voix pointues.

— Et nous, alors, on va chercher des œufs, dit un villageois en riant.

— Moi, du bon vin.

— Une bouteille de cachet.

Le curé leva très haut sa lanterne qui mit des ombres noires sur sa figure rude de paysan, et plongea le jet de lumière dans la voiture. Une femme en robe bleue s'y allongait dans une pose de souffrance languie. Des oripeaux pendaient, loques pailletées, palmes défraîchées ; une basquine d'espagnole courait la croix qui devait servir au Christ blanc dormant dans un tambour de basse.

Après avoir contemplé d'un air de dégoût cette défrôlée, le curé dit d'un ton âpre comme un fruit vert :

— Que pouvez-vous attendre de moi ? Ce n'est pas un hôtel pour baladins ici, ni une maison pour les femmes en couches.

Il marmonna quelques mots où l'homme distingua :

— Profanation... sacrilège...

— Nous sommes mariés, reprit alors le voyageur de sa voix douce. C'est ma femme. Nous gagnons honnêtement notre vie. Madeleine nous a accompagnés, continua-t-il désignant la duègne qui regardait sans mot dire ; les autres sont partis devant pour excuser notre retard.

— Une plainte, venue de la voiture, le fit laire.

— Allons ailleurs, dit brusquement la duègne, et vite.

La voiture repartit, après avoir crié de tous ses essieux fatigués. Sur la place, l'aubege écrivait l'obscurité de ses vitres flamboyantes. Une odeur de volaille dorée sur la broche montait dans l'air en encoens profane. On ne voulait pas les recevoir. Nul sentin hospitalier ne s'offrait à leurs yeux désolés quand ils virent venir à eux une vieille femme. Elle s'arrêta pour les considérer curieusement.

— Madame, dit l'homme à bout de courage, ne connaissez-vous pas une seule maison où l'on nous donnerait au moins un coin de grenier ou d'étable... ?

La femme, dans la voiture, eut un long gémissement.

— Madame, reprit l'homme, on nous a refusés partout, et un petit va naitre.

Avec vivacité la vieille s'approcha. Elle toucha le bras de l'homme.

— Venez, dit-elle simplement, et elle les précéda.

Is couronnèrent l'église pointue dont les vitres s'allumaient, pour s'arrêter dans une cour où la voiture fut détée.

Puis l'âne avec les gens entrèrent dans une vaste pièce, mi-grange, mi-étable, où l'haleine de deux vaches qui mâchait avec un bruit régulier, rendait l'atmosphère humide et chaude comme un bon linge frais repassé. Sur de laaille douce couverte de blanche toile, à l'heure de minuit naquit le petit enfant attendu.

## Comment naquit "La Guerre Sociale"

### Dans les cellules de Clairvaux

Nous l'annoncions hier : La Guerre Sociale se transforme ; elle change de titre ; elle devient La Victoire. En annonçant cette décision à ses lecteurs, Gustave Hervé rap-pela en quelques mots la naissance de ce journal dont le caractère fut brillante. Déjà dans l'Almanach de la Guerre Sociale, Miguel Almeyda, — le « nègre », comme l'appelaient Hervé à cause de son dévouement, — qui fut des fondateurs de ce journal, a évoqué les circonstances peu banales dans lesquelles la Guerre Sociale vit le jour.

Nous publions quelques-unes de ces pages qui nous évoquent une amitié héroïque, née dans les prisons et que la liberté n'a fait que fortifier.

C'était au début de 1906. Gustave Hervé était à la prison de Clairvaux, avec Miguel Almeyda, Eugène Hervé, Garnery, Grandjean, quelques autres signataires de l'Affiche Rouge.

Un matin, je reçus une lettre de Henri Fabre qui m'offrait de s'occuper du rachat des fonds pour un journal à lancer à ma sortie. Fabre me disait en avoir parlé à mes amis les plus intimes qui l'aidèrent dans l'entreprise. Cet excellent Fabre me faisait valoir toutes les raisons qui militaient en faveur d'un nouvel organe révolutionnaire et le succès qui ne pouvait lui manquer. Je fus plus touché que de cette offre, car, en dépit de toute la délicatesse dont usait Fabre, je sentais qu'elle était surtout inspirée par le désir de satisfaire ma passion journalistique et le souci de m'assurer un gagne-pain.

Je ne parlai de cette lettre à aucun de mes co-détenus, sauf à Garnery qui était un peu mon confident. J'étais gêné de cette combinaison qui était véritablement trop personnelle ; mais l'idée du journal où tous les éléments révolutionnaires se réuniraient (ce que j'avais essayé vainement de réaliser au Libertaire) me travaillait. Garnery me poussa à m'en ouvrir à Hervé pour obtenir son concours, mais je n'osai point.

Le lendemain, peut-être le soir même, m'arrivait une lettre de Merle où la même offre m'était faite. Sans s'être concertés, mes amis du dehors et les camarades de la Santé avaient eu la même inspiration. Seulement la proposition de Merle était sans réserve. Il s'agissait, en effet, non d'un journal à moi, mais d'un journal commun à tous les condamnés de l'Affiche Rouge. Je communiquai aussitôt la proposition à mes compagnons qui y applaudirent.

Hervé, qui est homme de méthode, me prit à part et me dit : « J'avais déjà pensé à faire un journal avec vous ; les libertaires comme vous sont très près des socialistes comme moi, et le temps me semble venu de réaliser le bloc révolutionnaire. Mais que sera ce journal ?... Et l'exigea que je vidasse mon sac. Nous fîmes d'ailleurs vite d'accord.

Merle n'avait pas attendu ma réponse. Ses lettres m'arrivaient à chaque courrier, débordantes d'enthousiasme cancébraire. « Avec Hervé et toi à la tête du canard, le journal tirera à 100 000 ».

« Nègre, divisez par dix », plaisantait Hervé.

« Ça doit faire 10 000 », répondis-je.

« C'est déjà pas mal. Avec ça on peut en mettre quelques bons coups », comme dit la Bijouterie. (La Bijouterie, c'était Garnery, qui est orfèvre de son état).

Je répondis à Merle que nous acceptions. Je joignis à ma lettre un projet de programme, fruit de nos discussions, en le priant de le soumettre aux camarades de la Santé. En même temps j'écrivais à Fabre en l'invitant à se mettre en rapport avec Merle pour associer leurs efforts. (Jusqu'à la lecture de ces lignes, Fabre aura ignoré que j'avais senti sa malice et la reconnaissance affectueuse que je lui en gardais).

Les lettres de Merle arrivaient sans cesse. « Notre plan était merveilleux... avec une pareille ligne de conduite et moi au gouvernail (Merle a toujours été généraliste à mon égard), c'est pas 100 000 que le journal tirerait, c'est 200 000 ! ».

« Divisez, Nègre, divisez... mais je crois bien qu'il va falloir élever le chiffre du diviseur », et Hervé rit en gémissant : « Sacré Merluche ! sacré Merluche ! ».

Enfin l'affaire fut conclue. On chercha un titre. Ce fut le grand problème ! Chacun offrait son ours et le défendait avec une ardeur extraordinaire, quitte une fois battu, à proposer un second titre et à le défendre avec une égale conviction. Je crois bien que nous épuîsâmes toutes les combinaisons de mots et de lettres possibles. Rien ne venait : on mauvais ou pris. Il était l'aboutissant de chaque discussion. La Santé n'était pas plus heureuse que nous.

Enfin Hervé offrit La Guerre Sociale (Grandjean se vanait, par-à-dire, le par-à-dire du journal), c'est un affreux mensonge. L'unique titre qu'il proposa, je crois que c'était La Torche — fut lu sous une explosion de rires après une plaisanterie ignoble de Sadria que le « Grand-Père » ne lui a pas encore pardonné.

Je fus un de ceux qui s'insurgèrent le plus violemment contre le titre d'Hervé. Je le trouvais pompier, plat, trop long, quarante-huit lettres, que sais-je encore ! et je déclarai tout net que, pour ma part, je ne voulais même pas le discuter. (Dire que je le trouvais merveilleusement expressif aujourd'hui !... Ce que c'est que l'accoutumance !...)

« Cherchez, Nègre, cherchez !... Si vous trouvez mieux... ».

Mais je ne trouvais rien. Je trouvais même si peu, malgré de secrets et laborie-

## Dans le Parti Socialiste

# Le Congrès

National, le congrès que va tenir, demain, le Parti Socialiste, l'est essentiellement.

Il n'est pas un parti qui, depuis la guerre, ait conservé autant de vie et de vigueur que celui-ci ; pas un qui ait pris une place analogue à celle qu'orgueilleusement il revendique.

Avoir été l'opposition, pouvoir décliner les lourdes responsabilités d'une politique àprement combattue, être libre de sa doctrine, de sa critique, de son action — et venir simplement prendre sa place, dans le rang, à l'heure du péril, c'est tout de même d'une belle allure.

Les lèvres s'étaient scellées sur les rancoeurs d'antan ; les œurs ne voulaient plus battre que la charge de délégué. L'unité socialiste, l'Internationale — quel beau rêve on avait fait ! — c'était du passé. Une seule chose demeurait qui valait que l'on se battît et que l'on mourût pour elle : l'unité française et tout ce qu'elle incarnait de grand, de fier, de sublime.

Présents en première ligne, quand il fallait, d'un mot, entraîner les camarades contre l'envahisseur ; présents partout où le danger menaçait ; dans le Nord où les élus ouvriers firent et font encore des prodiges ; à Paris, trop hâtivement déserté par les traditionnels cabotins du nationalisme ; présents enfin partout où, sans grandes phrases, sans attitudes de parade, on travaillait sérieusement.

Quelle gloire pour le Parti : Albert Thomas aux Munitions ! Quand il ne fallait pas un phraseur mais bien un travailleur, on devait aller le chercher dans le sein du parti qui s'était tout jours efforcé de représenter le Travail !

Ainsi c'était cela, ces socialistes, ces démagogues ; des organisateurs. Et justement, ce qui faisait la force de l'ennemi, c'était son organisation excellente, ses méthodes à la fois ordonnées et révolutionnaires. Quels horizons nouveaux. Les socialistes, après tout, n'étaient peut-être pas que les chambardés qu'on se plaisait à croire. Ils savaient réaliser.

Ainsi l'épreuve révélait l'excellence de l'alliage où s'étaient fondues toutes les vieilles aspirations socialistes. Le nouveau parti donnait à la France le sang de ses jeunes hommes et la sagesse de ses vétérans. Fort de la confiance populaire, il pouvait apaiser les inquiétudes rancunes, surmonter les défaillances passagères. Il donnait à la France une âme. Jaurès mort, sa voix était plus puissante encore qu'autrefois : c'était la Gironde, c'était Danton : « De l'audace ! De l'audace !... ».

Quelle époque !

Mais voici qu'un malaise point. Lisez certains journaux : « Désaccord ! Scissions ! Le parti socialiste s'effrite » s'exclament-ils, sans se rendre compte assez que le parti socialiste c'est encore la France, c'est beaucoup de la France.

On parle, on insinue : « Zimmerwald » le village, presque inconnu hier, tout le monde en répète aujourd'hui le nom, comme s'il cachait quelque chose de redoutable. Quelques politrons et quelques pions dont l'écho éloigné du canon a troublé l'endormissement se sont laissés prendre au piège. On a démenti, on a protesté. Note comique : un concile parfois mieux inspiré, a lancé une bulle d'excommunication majeure.

Et bien ! quoi, Zimmerwald ?

N'est-ce pas justement ce qui fait la grandeur et la puissance du parti socialiste que ce cœur permanent des idées ? Bourdegon et Merheim ont cru de leur devoir d'aller à Zimmerwald ; ils y sont allés ; ils ont bien fait. On doit toujours aller là où l'on croit qu'est le devoir.

Ils se sont trompés ? Peut-être. Peut-être sont-ils allés trop vite et trop loin. Qu'en savons-nous, nous qui sommes au cœur de la tourmente ? En tous cas leur but était noble, leur action désintéressée. Des maladroités, c'est possible ; mais des hommes — des hommes sensibles et courageux — des hommes qui osaient encore ce beau rêve : croire en l'humanité.

Romain Rolland peut laisser voir au monde sa généreuse douleur ; deux socialistes ont pu aller à Zimmerwald. Cela n'empêche pas la France d'être unanime à vouloir la victoire — toute la victoire.

C'est cela, sans doute, qu'affirmera une fois encore notre Parti socialiste. Il dira clairement, nettement, comme toujours : « France d'abord ».

Mais notre France. Et c'est en cela qu'il nous plaît pas qu'il sorte du congrès un nouveau nègre blanc. Que chacun exprime ce qu'il pense. Dans un parti, il y a place pour beaucoup d'idées, pour des actions de forme

## Berthoulat-Loriquet

Notes amies et collaborateur Jean Longuet, député de la Seine, a adressé la nouvelle lettre suivante à M. Berthoulat, directeur de la Liberté :

Monsieur,

Vous n'avez même pas eu l'élémentaire loyauté de publier ma réponse. Cela ne m'étonne pas de vous qui êtes si bien jugé par mon regrette confrère Félix Chautemps et qui est mort face à l'ennemi, tandis que vous restiez bien au chaud dans la tranchée de... la rue Réaumur.

Incapable d'appuyer d'un argument sérieux un d'un fait patent votre polémique qui, à propos des actes politiques d'un homme, se borne à lui reprocher ses ancêtres, vous essayez de vous rattraper. Vous avez fait compiler soigneusement par un de vos employés, toutes les basses paroles dirigées contre Karl Marx par les léninistes anarchistes suisse James Guillaume ou le renégat néo-fasciste Laskine. Et y a comme cela une colonne d'infamies dans la Liberté d'hier, toutes les fortunes interprétations et les falsifications de textes de ces deux bas pamphlétaire.

Je vous oppose les écrits, les paroles, les actes publics de Karl Marx et de ses disciples pendant la guerre de 1870-71 et en particulier ses appels étonnants pour la France en septembre, novembre et décembre 1870, janvier et février 1871. Vous me répondez, avec vos deux insultes à gage, par de petits extraits de lettres privées, antérieures à la proclamation de la République et à la VRAIE PERIODE DE LA DÉFENSE NATIONALE — et que d'ailleurs vous avez tronquées.

Deux exemples suffiraient pour le démontrer. Engels (et non Marx) écrit au début de septembre 1870 : « Les Français ne sont pas encore assez battus, mais les Allemands ont déjà eu BEAUCOUP TROP DE VICTOIRES ». Cyniquement, à la suite du sieur Laskine, vous supprimez le deuxième membre de phrase, le plus important !

De même encore, Marx exhorte les ouvriers parisiens à ne pas faire de révolution contre le gouvernement de la Défense nationale — devant l'ennemi. Son ami Engels, dans ses lettres du 7 et du 12 septembre 1870, déclare qu'« il est évident pour bouger » (révolutionnairement) que la guerre soit finie. Vous, reprétez simplement le faux commis par James Guillaume, vous affectez de croire que c'est contre l'envahisseur que Marx et Engels veulent empêcher les travailleurs français de bouger !

Mais aux regards misérables que vous avez recueillis, la puissance du parti socialiste. Elle est de l'homme même qui incarne la Défense nationale, de Gambetta.

Vous reprétez à Vienne, M. Lefebvre de Beuhaine, sur ses instructions, en présence de l'athlète admirable des marxistes allemands, au Reichstag, adressant à Bebel et à Liebknecht, dont l'acte d'indignation avait été inspirée par leur maître Marx, la lettre suivante que sans doute vous ignorez : c'est votre seule excuse :

Messieurs,

Au nom de la République française, dont le gouvernement m'a accrédité comme son représentant spécial auprès de la Démocratie allemande, je crois de mon devoir de vous remercier pour les nobles paroles que vous avez prononcées au milieu d'une Assemblée fanatisée par l'esprit de campagne et l'ivresse du militarisme. Le courage dont vous avez fait preuve à cette occasion a attiré sur vous l'attention de l'Europe entière et vous a acquis une place glorieuse parmi les champions de la liberté. C'est vous, Messieurs, vous et votre parti qui, dans cette dernière séance générale, avez mérité la grande tradition allemande. Vous êtes, à nos yeux, les grands représentants d'une nation allemande, que nous avons aimée d'un amour vraiment fraternel et que nous n'avons pas cessé d'estimer, car elle voit en vous l'avenir de l'Allemagne et l'espoir d'une réconciliation entre les deux pays.

Tous les jours de bonne foi prononcés entre vous injures, M. Berthoulat, et le moineau écolier qui fut dans à celui-là, vous outragez, par le grand Français, vous osez parfois vous réclamer. C'est pourquoi nous ne sollicitons pas la bienveillance de M. Charles Maurras.

Je vous salue.

Jean LONGUET.

## COMMUNIQUÉ OFFICIEL

TROIS HEURES

Rien à ajouter au précédent communiqué.

## Une Lettre du Général Percin

Le général Percin a adressé à M. Gabriel Hanoulac, de l'Académie française, la lettre suivante :

Au mois d'octobre 1914, sachant que vous entrepreniez la publication d'une Histoire de la guerre actuelle, je vous ai adressé la copie d'une lettre du 25 septembre, dans laquelle je démentais les bruits calomnieux qui couraient à ce moment sur moi.

Le 12 mars 1915, je vous ai offert de vous donner des renseignements plus complets.

Vous ne m'avez fait l'honneur de répondre ni à l'une ni à l'autre de mes deux communications.

Si vous aviez daigné m'entendre, vous auriez appris quel avait exactement été mon rôle à Lille, pendant le mois d'août 1914, comme commandant de la 1<sup>re</sup> région. Et alors, dans le livre de M. Pierre Dauzet, intitulé « De Liège à la Marne », livre que vous avez dû lire, avant d'y faire une préface, vous n'auriez pas laissé dire pages 39 et 48 de la 1<sup>re</sup> édition, que, pour des raisons restées obscures, le groupement de forces constitué à Lille, sous les ordres du général Percin, n'était pas intervenu dans la bataille de Charleroi.

Vous auriez pu m'aider à détruire la ridicule légende qui m'a représenté comme ayant conservé dans ma poche, pendant quarante-huit heures, un ordre du général JOFFRE, me prescrivant de lui envoyer du renfort à Charleroi.

Je regrette votre manque de curiosité, qui m'étonne chez un historien, et je vous prie d'agréer l'assurance de ma considération distinguée.

Général PERCIN.

## FAITS DIVERS

UN MUR S'ÉCOULE

L'effondrement du mur de la façade, rue Claude Lorrain, n. 33, s'est écroulé ce matin sur une longueur de trois mètres. Une autre partie menaçait ruine.

L'architecte voyer est sur place et prend les précautions nécessaires. Pas d'accident de personnes.

LE FEU

Un incendie s'est déclaré à 8 heures du matin, 24, rue de Longchamp, dans l'appartement occupé par Mme Loversille. C'est un poêle surchauffé qui avait mis le feu à un amas de chiffons. Les pompiers se sont rendus maîtres du sinistre après un quart d'heure de travail. Dégâts importants.

